

les Inrockuptibles

DU 18 AU 24 JANVIER 2006 - N° 529

OMER FAST

A Paris



Courtesy gb agency

Dans une nouvelle vidéo complexe, l'artiste israélien poursuit ses infiltrations discrètes des enjeux qui régissent aujourd'hui la communication.

Un premier indice – à moins qu'il ne s'agisse d'une fausse piste – donne à la dernière installation vidéo d'Omer Fast une tournure particulière : intitulée *Godville*, le projet renvoie naturellement à l'avant-dernier chef-d'œuvre formel du cinéaste danois Lars Von Trier. A l'écran, c'est le même décor de carton-pâte, la même Amérique engoncée dans son passé colonial qui s'affiche, entre souci d'authenticité et reconstitution, entre fiction et réalité factice.

Comme toujours chez cet artiste israélien de 33 ans, le dispositif est complexe. Au premier abord, on est un peu décontenancé par

la double projection (deux écrans mis à dos suspendus au milieu de la galerie) qui met en scène la ville de Williamsburg, en Virginie, devenue aujourd'hui un musée d'histoire vivant. D'un côté donc, un travelling monotone met en scène la ville-musée et ses habitations, ses ruelles et boutiques ; de l'autre, une dizaine de résidents-acteurs, formés et rémunérés par le musée pour rejouer le quotidien de l'Amérique coloniale au XVIII^e siècle, costumés et en plan fixe, femmes au foyer ou esclaves à mi-temps, racontent leur vie et répondent aux questions d'Omer Fast. Au sous-sol, une série de dix portraits au crayon représentant ces mêmes personnages vivants, voyageurs dans le temps un peu perdus, opère une nouvelle mise en abyme, puisque c'est l'artiste qui décrypte à la première personne les entretiens. Et finit de brouiller les pistes de ce jeu d'interrogatoire fastidieux : dans la vidéo, le récit commence au passé pour se poursuivre au présent et opère des sauts abyssaux dans le temps qui laissent perplexe : de quoi nous parlent-ils au juste ? Ou commence et ou s'arrête la comédie ? Pour corser davantage les choses, Omer Fast n'a pas non plus hésité à couper, mixer et remonter des séquences entières proposant ainsi un nouveau récit inextricable où les

époques se mêlent et la frontière entre le statut du comédien et celui du personnage incarné se fait encore plus mince. Omer Fast est un habitué de ces infiltrations insidieuses. En manipulateur discret, on l'a vu dans le passé détourner les dialogues de *Terminator* et noyauter des récits de sa propre enfance, ou encore jouer de traductions mal assurées de l'hébreu à l'anglais pour détourner volontairement les propos de jeunes soldats israéliens (quatre au total, dont les portraits vidéo étaient disposés de telle sorte qu'ils reproduisent le positionnement de rigueur dans un char d'assaut). Tandis qu'en 2002, en plein cœur de l'hystérie post-11 Septembre, il remixait à vitesse grand V les formules toutes faites des présentateurs de CNN pour leur faire dire ce qu'il voulait, comme un message schizophréno-subliminal érigé en porte-parole de la panique ambiante. Ici, si le sujet est a priori plus léger, il est toujours question de mettre en lumière les enjeux contemporains des liens entre texte, images et son – la sainte Trinité médiatique –, récit et hypertexte, mythologies personnelles et grande histoire. Et d'adopter, pour mieux la dénoncer, la posture du pirate.

Claire Moulène

Jusqu'au 18 février à la galerie gb agency, 20, rue Louise-Weiss, Paris XIII^e, tél. 01.53.79.07.13, www.gbagency.fr